



Le Prince, un texte machiavélique ?

Atelier animé par Anne Marie Sibireff et Alain Lambert avec Anne, Annie, Blaise-Mael, Christine, Claude, Denise, Dominique, Iren, Jacky, Jacqueline, Jean Paul, Lionel, Madeleine, Marie Anne, Martine, Paul, Pierrette, Sylvie.

Séance novembre : Avant d'aborder ce texte dont la renommée s'est prolongée pour son auteur jusque dans un adjectif peu valorisant, il faut resituer l'époque du point de vue géopolitique dans un monde italien morcelé en Cités qui se combattent et s'allient avec d'autres puissances pour mieux se vaincre, au risque de se faire mieux dominer... A Florence, les Médicis confisquent le pouvoir républicain jusqu'en 1494. Une fois neutralisé le moine exalté Savonarole, qui prêche à la fois l'austérité et la république, la République aristocratique des grandes familles anti-Médicis se maintient avec l'aide de l'armée française contre les visées d'Aragon ou du Vatican. Machiavel en est alors secrétaire, intendant des armées et diplomate. Lorsque les Médicis sont de retour (1512) il va être emprisonné puis assigné à résidence à la campagne écrivant un premier jet du *Prince* pour Laurent de Médicis, dans l'espoir sans doute d'améliorer son sort, mais aussi comme une réflexion politique sur l'époque troublée et d'une instabilité chronique qui est la sienne.

Si la Renaissance commence certes en 1453 avec la chute de Constantinople et l'arrivée des savants réfugiés avec leurs précieux manuscrits conservés de l'antiquité, et oubliés en Europe, *Le Prince* en tout état de cause fait, à l'aube de la modernité, du politique un territoire séparé du spirituel et du divin. Il s'inspire plutôt de l'histoire antique pour confirmer les événements contemporains et proposer ses conseils au gouvernant, quel qu'il soit. Comme s'il anticipait le principe du « despotisme éclairé » qui prévaudra au XVIIIe. Loin de l'utopie de *la République* (Platon) ou de *la Politique* d'Aristote, plus pragmatique que son maître mais néanmoins orienté vers l'idée d'une Cité vertueuse, Machiavel semble chercher, de façon quasi-logique, par disjonctions successives, comment « rentabiliser » les violences et cruautés, inévitables pour lui, en sachant bien en user (même s'il reconnaît que « le mot bien » peut difficilement être « appliqué à ce qui est mal ») et en évitant qu'elles en produisent de plus grandes.

Ainsi, il vaut mieux détruire un État conquis ou le coloniser, plutôt que lui donner un semblant d'autonomie en échange d'un tribut, car la rébellion ne peut que renaître et ramener la violence (Chapitre 5).

Il vaut mieux pratiquer dès le début toutes les cruautés nécessaires pour imposer durablement sa domination, puis distiller lentement les bienfaits pour mieux la conserver, plutôt que de devoir l'imposer indéfiniment au risque qu'elle soit sans cesse remise en question. (Chapitre 8)

Il vaut mieux pour le Prince s'attacher le peuple, qui ne demande qu'à être protégé, et dont la colère d'un grand nombre est forcément à éviter. Et s'imposer violemment aux aristocrates par définition peu nombreux pour éviter les intrigues dangereuses de ceux qui se croient ses égaux. (Chapitre 9)

Le peuple, sans parler des femmes, n'est pour Machiavel qu'une multitude de sujets passifs et incultes plutôt facile à apaiser dans un monde violent si on lui garantit un minimum de stabilité et de relative sécurité. Pas de dimension démocratique ni individualiste car il ne s'agit pas de changer le monde politique mais de l'apaiser.

Séance décembre: Les extraits sont centrés sur deux points : les rapports entre politique et guerre (chap 15); les vertus et les vices utiles, voire nécessaires à l'exercice du pouvoir (chap 16, 17).

Machiavel affirme la proche parenté, voire l'identité entre guerre et politique. Au XIXe siècle, von Clausewitz dira de la guerre qu'elle est «*la continuation de la politique par d'autres moyens*». En 1513 Machiavel affirme que l'action politique est toujours déjà action guerrière. Sport, chasse, étude de la géographie et de l'histoire : toutes les activités du prince doivent être tournées vers la préparation de la guerre puisque la supériorité armée est le fondement du pouvoir. Même le rapport au temps est solidaire de cette conception : coupable serait le prince qui se laisserait endormir par la paix, il doit toujours anticiper la guerre, s'y préparer. Cette assimilation de la politique à la guerre est loin de faire l'unanimité parmi nous et des objections sont formulées. Tout d'abord, la géographie et l'histoire ne servent pas qu'à faire la guerre. D'autre part, limiter sa vulnérabilité, c'est certes, pour n'importe quelle nation et encore à l'heure actuelle, affirmer sa souveraineté. Mais faire de l'exercice du pouvoir une guerre n'est valable que pour les dictateurs, toujours sur le qui-vive à l'égard de leur propre peuple et prompts à canaliser leurs difficultés intérieures vers un ennemi extérieur.

Quels **traits de caractère** doit posséder ou développer un homme de pouvoir et **doit-il être vertueux**? Notre auteur commence par réaffirmer son pragmatisme : pas de vaines spéculations, écrire des choses utiles.

Les notions de Bien et de Mal, sans disparaître, sont ici clairement relativisées : l'habile gouvernant s'adapte aux circonstances, il est flexible sur les questions de moralité. Pas question ici de vertus chrétiennes, ni du

juste milieu qui caractérise la vertu chez Aristote (entre la lâcheté et la témérité : le courage etc...) Le prince doit avoir en vue l'efficacité. Une chose est rédhibitoire pour lui : le mépris de ses sujets, s'ils en venaient à considérer qu'il est lâche, indécis, faible ou pauvre Pour le reste, des traits qui sont des vices chez l'homme privé deviennent des vertus chez celui qui doit gouverner, c'est à dire prévoir : avare, le prince financera ses guerres sans dépendre de qui que ce soit, n'écrasera pas le peuple sous l'impôt -ce qui menacerait sa popularité. Cruel, il maintiendra l'unité de la Cité. Evitant une clémence qui le ferait passer pour faible et habituerait ses sujets à l'impunité, il saura pratiquer la répression : justifiée publiquement, exemplaire, éventuellement préventive, celle-ci évitera des troubles ultérieurs autrement plus coûteux. A défaut d'être à la fois craint et aimé, le prince doit préférer être craint, sans toutefois être haï.

Au cours de cette séance ressurgit la question : qu'a en vue Machiavel en écrivant ce livre ? Pragmatique, est-il « un technocrate ambitieux » ? Si oui, pour le compte de qui ? Veut-il conseiller l'homme de pouvoir ? Se ménager une nouvelle carrière politique auprès des Médicis après avoir servi la république de Florence ? Et qu'en est-il du peuple ? Certes, Machiavel le considère comme le rempart du prince (séance 1) mais il se soucie bien peu de son bonheur sauf si l'on considère qu'en visant la stabilité du pouvoir il favorise le bien-être de la Cité tout entière.

L'un de nous se dit déçu par ce livre : il ne lui apporte rien, que ce soit sur le plan politique, professionnel ou personnel. Tout au plus juge-t-il que *Le Prince* a pu être utile aux dictateurs italiens du XVI^e siècle. Pour d'autres, au contraire, le livre est éclairant, pour ainsi dire toujours et partout : l'ouvrage nous permet de décrypter situations, réactions, mises en scène des hommes au pouvoir. *En feignant de donner des leçons aux Rois, il en a donné de grandes aux peuples. Le Prince de Machiavel est le livre des républicains* selon Rousseau dans *le Contrat Social*. Nous qui ne sommes plus des sujets du prince (?) mais des citoyens, saurons faire bon usage de ce philosophe qui "vend la mèche" selon l'expression de Merleau-Ponty. Et cela de plus en plus, en raison de l'importance grandissante du paraître, de l'image, de la "com" en politique, du faire-savoir qui remplace l'savoir et le faire, comme le dit l'une de nous.

Plus largement, Machiavel ne nous permet-il pas grâce à son approche (certes pessimiste) de la psychologie humaine, de décrypter à merveille toutes les situations où quelqu'un exerce une autorité, un pouvoir sur d'autres humains parfois de manière perverse, salle de classe ou entreprise ?

Séance de janvier : Nous voilà donc arrivés au chapitre 18, le plus machiavélique en apparence puisqu'il est titré *Comment les princes doivent tenir leur parole*. Où l'on apprend que le Prince, s'il est bien qu'il reste franc en théorie, trouvera dans l'histoire tous les contre-exemples possibles de paroles non tenues, de traités vains, d'accords inutiles par absence de confiance et de réciprocités puisque les hommes sont méchants.

Il y a donc trois critères à prendre en compte, les lois, la force et la ruse et le Prince efficace, c'est à dire qui garanti et la stabilité de son pouvoir, et celle de l'État, doit être à la fois homme, renard et lion pour éviter les pièges et les loups. Machiavélique signifiant ruse et perfidie, il semble bien que ce chapitre illustre parfaitement ce terme.

Pourtant ce n'est pas pour le simple plaisir perfide de l'oppression qu'il ruse contre les hommes, qu'il anticipe contre les événements imprévus et la mauvaise fortune (chap25) mais seulement « pour maintenir l'Etat » même s'il faut pour cela personnaliser le pouvoir et lui donner de fausses apparences (douceur, sincérité, humanité, honneur et religion) : *il faut, comme je l'ai dit, que tant qu'il le peut il ne s'écarte pas de la voie du bien, mais qu'au besoin il sache entrer dans celle du mal*.

Et dans les chapitres 20, 21 et 22 lus ensuite, on voit bien qu'il n'est pas si simple de penser l'État moderne contre le féodalisme et la théocratie toujours présentes. Il vaut donc mieux s'appuyer sur le peuple, quitte à le tromper pour son bien, que sur les « grands » qui perpétuent le contexte de pillages, de conquêtes, de violence et de force. L'affection des peuples est le meilleur garant de la stabilité du pouvoir, mieux que toutes les forteresses (20), car si le peuple, dont le seul désir est de vivre et de travailler paisiblement est conforté, la stabilité du pouvoir n'en sera que plus grande dans la conjonction des intérêts, celui du plus grand nombre et celui de l'État (21). Avec une certaine idée de confiance qu'on retrouve dans le choix des ministres (Chap22).

Si Rousseau interprète *Le Prince* comme une dénonciation, à l'usage des peuples, du pouvoir tyrannique, selon Spinoza, Machiavel "aimait la liberté et a formulé de très bons conseils pour la sauvegarder". L'une de nous fait le rapprochement avec son contemporain Léonard : tous les deux hommes de la Renaissance, ne se sont-ils pas efforcés de promouvoir, contre le fatalisme, une idée de l'homme comme maître de son destin ? Claude Lefort dans *Le travail de l'oeuvre de Machiavel* insiste sur le rapport du Prince au désir du peuple et aux désirs des Grands, avoir et opprimer pour ceux ci ou ne pas être opprimé pour celui-là, plus proche de l'intérêt général. Une autre démarche étonnante est celle que résume aussi Eva Mancuso concernant Gramsci faisant du Prince une métaphore du parti communiste nécessaire à l'évolution politique du prolétariat.

Au final, à part l'un d'entre nous, cet atelier semble avoir au moins permis de lire ce texte toujours cité comme historique, et capable d'éclairer une certaine permanence du monde politique actuel qui a commencé à se transformer à la Renaissance. Et d'envisager d'autres approches plus machiavéliennes que machiavéliques.

Atelier Socrate

1ere séance : I Socrate à Athènes

Atelier animé par Jacqueline Crevel et Erik Laloy avec Aline, Brigitte, Chantal, Danielle, François, Françoise, Jacques, Liliane, Marie-Anne, Martine, Maud, Michelle, Michel, Muriel, Pierre, Yves, Yvette.

1 Le philosophe et le rhéteur : cf Gorgias 456 a-b ; 521d-522e

- Intention double du texte. Il oppose la philosophie à la rhétorique. Il se réfère comme par avance à ce qui est arrivé à Socrate : accusé puis condamné lors de son procès.

- Oppositions : médecin/cuisinier ; dire la vérité/flatter ; être au service du vrai/être au service du vide ; faire progresser les citoyens/les flatter pour gagner des voix par recours à la persuasion ; la rhétorique comme art de bien parler : les connaissances y sont instrumentalisées ; la rhétorique dispense des qualifications : cf Gorgias l'emportant sur les médecins.

- Actualité : présence des rhéteurs dans nos sociétés avec recours aux media : instrumentalisation des connaissances, choix de s'adresser aux sentiments, aux affects, aux émotions. L'emportent sur ceux qui refusent les facilités du discours flatteur et séducteur, ceux qui s'adressent à la raison : les philosophes.

- Réduction d'une objection : Socrate comme un homme replié sur lui-même, un ermite, ne faisant rien.

Non : Socrate médecin s'occupant de la santé de l'âme et non du corps, ceci via la raison : potion amère.

Philosophie comme thérapeutique rationnelle.

2 Socrate comparé à une torpille : cf. Ménon 79e-80d

- Chez les Grecs, la vertu signifie l'excellence. Les Sophistes se présentent comme professeurs de « vertu », apprenant aux Grecs à devenir des citoyens parfaits. Ménon pensait savoir ce qu'est la « vertu », mais après son échange avec Socrate il ne le sait plus. Il accuse Socrate de l'avoir ensorcelé en le mettant dans l'embarras comme la torpille qui paralyse ses proies.

- Socrate lui rétorque que c'est parce que lui-même est embarrassé qu'il entraîne les autres dans l'embarras. Dans le cas présent c'est parce que lui-même ignore ce qu'est la « vertu » que Ménon a été amené à prendre conscience qu'il ne le savait pas.

- La philosophie pour Socrate c'est, par l'exercice de la raison, la prise de conscience qu'on ne sait pas ce qu'on pensait savoir.

- Avec Platon c'est un autre visage de la philosophie qui est proclamé, celui de thèses démontrées, la raison ayant, pense Platon, le pouvoir de faire accéder l'homme à la vérité.

- Avant Socrate la dominante en Grèce en matière de connaissance c'était le mythe. C'est avec et par Socrate que la connaissance par la raison émerge. C'est un des visages du miracle grec. Auparavant ce sont la tradition, les ancêtres, les dieux qui disaient comment agir. A partir de Socrate l'homme sait que sa raison peut lui dire comment agir.

3 Le daimon de Socrate : cf L'apologie de Socrate 31c-32a

- « Une voix qui se fait entendre en lui pour le détourner » de faire telle ou telle chose.

- Comment l'interpréter ? En terme d'intuition, comme une manifestation de la conscience, propre de l'homme, un aspect de ce qui en lui est divin et le distingue des animaux. Expérience susceptible de faire écho pour chacun d'entre nous.

- Non assimilable au surmoi, instance inconsciente. A rapprocher du phénomène d'inhibition de l'action mis en évidence par les neurosciences ?

4 La pratique de Socrate : cf L'apologie de Socrate 29d-31a

- Inviter les Athéniens à s'occuper de la vérité et de la sagesse, à développer et perfectionner leur âme.

Les y conduire par la mise en question dialoguée de ce qu'ils croient être les valeurs.

- Pratique vécue comme une mission venant d'un dieu extérieur à lui, signifiée par l'oracle de Delphes.

2ème séance (décembre 2017)

1) Nous avons commencé la séance par la lecture commentée du CR de la 1ère séance qui n'avait pu être envoyé.

2) Premier texte lu et commenté (in **II La méthode de Socrate**): **Socrate accoucheur**

(Théétète : 149a-151b)

- Analyse de la comparaison entre le métier d'accoucheuse et la pratique de Socrate :

femmes/hommes ; corps/âme ; ...

- Première question : La méthode de Socrate recourt à la raison. Y a-t-il des relations affectives entre Socrate et ceux dont il accouche les idées ? N'y a-t-il pas méconnaissance de l'importance des affects ?

- Deuxième question : Le discours de Socrate est-il bienveillant pour ses « disciples » ?

Socrate jamais ne les condamne, il est à leur écoute, il leur fait prendre conscience qu'ils sont en contradiction avec eux-même. Pas bienveillance au sens ordinaire, mais bienveillance philosophique.

3) Deuxième texte lu et commenté (in **III La philosophie de Socrate**): **Mieux vaut subir l'injustice que la commettre**

- Choisi parce qu'il manifeste la méthode de Socrate et en fonction du temps nous restant.
- Socrate opposé aux rhéteurs
- Polos soutient la thèse inverse de celle de Socrate
- Difficulté à suivre et comprendre comment le dialogue entre Socrate et Polos procède et progresse
- Fondement de l'argumentation de Socrate : thèse selon laquelle ce qui est mal est laid, ce qui est bien est beau : regard métaphysique sur le réel. Position reprise par Thomas d'Aquin : ce qui est Beau est Bien, est Vrai, est Un : théorie des transcendants fondée sur la théologie : Dieu Bon, Beau, Vrai, Un. Thèse métaphysique à laquelle s'oppose la thèse tragique constatant qu'il n'y a pas identité entre Beau, Bien, Vrai ...
- Ressort de l'argumentation : passer d'attributions validables dans le domaine du sensible (choses belles et bonnes par utilité ou par plaisir), à leur examen à d'autres niveaux : celui des lois, des genres de vie, puis du rationnel où ces attributions sont irrecevables.
- Accord obtenu de Polos n'est que formel

4) Texte de Pierre Hadot (*Exercices spirituels et philosophie antique* pp 113-4) faisant peut-être mieux comprendre la méthode de Socrate à l'oeuvre dans ce dialogue avec Polos:

« Socrate faisant chemin avec son interlocuteur exige sans cesse un accord total de son partenaire. Prenant comme point de départ la position de ce partenaire, il lui fait admettre peu à peu toutes les conséquences de cette position. En exigeant à chaque instant cet accord, qui est fondé sur les exigences rationnelles du Logos, il objective la démarche commune et, et il conduit l'interlocuteur à reconnaître que sa position initiale était contradictoire. [...]

Le point absolument capital dans cette méthode ironique, est le chemin parcouru ensemble par Socrate et son interlocuteur. Alors qu'il semble s'identifier avec son interlocuteur, entrer totalement dans son discours, c'est finalement l'interlocuteur qui, inconsciemment, entre dans le discours de Socrate, s'identifie à Socrate, c'est à dire à l'aporie et au doute. [...] A la fin de la discussion il ne sait plus rien du tout. Mais pendant tout le temps de la discussion il a expérimenté ce qu'est l'activité de l'esprit, mieux encore, il a été Socrate lui-même, c'est à dire l'interrogation, la mise en question, le recul par rapport à soi, c'est à dire finalement la conscience.

Tel est le sens profond de la maïeutique socratique. [...] »

3ème séance (janvier 2018)

La méthode de Socrate suscitant toujours critique et perplexité, nous commençons l'atelier par la lecture du texte de Pierre Hadot proposé ci-dessus. « Le point absolument capital dans cette méthode ironique, est le chemin parcouru ensemble par Socrate et son interlocuteur. ».

Certains, de fait, se heurtaient aux raisonnements proposés par Socrate, et n'y voyant que des démonstrations les trouvaient très contestables. Percevoir que le plus important n'est pas l'objet dont on traite mais le travail sur ses propres idées que permet l'analyse socratique rend le personnage beaucoup plus sympathique. Son ironie, en effet, lorsqu'elle est confondue avec de la supériorité est assez insupportable. Mais lorsqu'on comprend qu'elle est la méthode par laquelle Socrate conduit son interlocuteur à mettre à distance ses propres représentations, elle est un instrument utile pour démasquer l'ignorance. Cela éclaire notre lecture du texte : « tout ce que je sais c'est que je ne sais rien ». Socrate, se réclamant de l'oracle de Delphes qui l'a déclaré le plus sage des athéniens, n'apparaît plus comme dans une posture mais comme figure de la raison critique qui sait parfaitement que le meilleur chemin vers la vérité est la mise en question de son propre savoir.

Les échanges sont vifs et animés, la lecture des textes un peu oubliée. Car il nous faut défendre une certaine idée de la philosophie, incarnée par Socrate et mise à mal par bien des penseurs. Il n'y a de philosophie possible qu'à condition de reconnaître le pouvoir de la rationalité sur les préjugés et les représentations, et d'admettre qu'elle est universelle, c'est à dire que chacun en est doté. Et cette raison universelle pour Socrate a plus de valeur en ce qu'elle est juge infaillible du bien et du mal qu'en toutes les autres connaissances qu'elle peut élaborer. La philosophie de Socrate, loin d'être une théorisation du réel, est de part en part une réflexion éthique.

Ce détour nous permet un retour plus fructueux au discours socratique. Il nous rend plus clair les intentions de Socrate dans le texte de l'Apologie et ses hypothèses sur la mort : « Voici d'autres raisons d'espérer que la mort soit un bien. De deux choses l'une, : ou bien celui qui est mort est réduit au néant et n'a plus aucune conscience de rien, ou bien, conformément à ce qui se dit, la mort est un changement, une transmigration de l'âme du lieu où nous sommes dans un autre lieu ». Et, l'on comprend bien maintenant que si Socrate est le père de la philosophie, ce ne peut être qu'en tant que celle-ci est une « manière de vivre ».